

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : La Femme pétomane... Pierre Bataille
Echos artistiques..... L. M.
Par ci, par là..... Maurice P.
Lettre parisienne..... Arsène Alexandre
Le Coup du Million..... Maxime Audonin
Charbonnières-les-Bains..... X.
Libre-Chronique..... Franc-Sillon
Rêve d'une heure..... Jeanne France
Bibliographie.
Le Cinématographe.
Concert de l'Horloge. — Concert des Ambassadeurs. — Charbonnières-les-Bains.
Revue financière.

CAUSERIE

LA FEMME PÉTOMANE

Non, tout n'est pas rose dans un prétoire quand le thermomètre implacable marque trente degrés de chaleur.

Outre qu'on n'y respire pas précisément le parfum de la Reine des fleurs, la lourdeur de l'air ambiant incite fatalement au sommeil, et la condition des juges serait intolérable si — de temps à autre — ils n'étaient réveillés et distraits par quelques unes de ces causes auxquelles nos pères accordaient le qualificatif de « haulte graise. »

C'est assurément à cette réjouissante catégorie qu'appartient le procès intenté par Mlle Thiébeau à notre confrère M. Tramel, rédacteur de l'*Art lyrique* et à M. Charleix, gérant de la même feuille.

Le nom de Mlle Angèle Thiébeau ne nous dit rien, à nous autres provinciaux. Cette aimable personne qui fait plus de bruit que de besogne — tout au moins de besogne recommandable — ne nous a pas encore honoré de sa présence : elle réserve

ses bruyantes manifestations aux seuls parisiens.

Grand bien leur fasse !

Connue au Moulin-Rouge sous le nom de « La Femme pétomane » Mlle Angèle exploite dans cet établissement un don qu'elle prétend « être naturel ».

Indépendamment de quelques airs légers empruntés au répertoire des cafés, elle exécute chaque soir — à la satisfaction générale des habitués de l'endroit — le grand air de *Martha*, les variations classiques du *Carnaval de Venise* et — par déférence pour les wagnériens — la marche nuptiale de *Lohengrin*.

Tout son talent consiste à changer l'ordre et la marche des modulations : au lieu de sortir de son gosier, elles sortent de son rectum.

Un simple changement de voie, quoi !

Après avoir assisté à une de ces auditions plutôt malpropres, M. Tramel a envoyé à l'*Art lyrique* un article dans lequel il émettait l'opinion qu'il y avait tromperie sur la qualité de la marchandise, que la voix ne sortait pas de l'endroit ci-dessus désigné — du côté opposé à la lanterne, comme dirait notre Guignol lyonnais — et que le « don naturel » que la divette prétendait posséder consistait tout simplement en un petit soufflet qu'elle dissimulait dans sa poche.

Le truc débiné, la Femme pétomane n'avait plus qu'à aller filer des sons ailleurs, mais il est dur — on en conviendra — de renoncer aux gros appointements et aux bravos d'une foule enthousiaste : elle prétendit qu'une pareille allégation avait tous les caractères d'une véritable diffamation et en appela aux juges de la neuvième chambre en réclamant 10.000 francs de dommages intérêts pour le tort à elle causé.

Chargé d'exposer les faits, M^e Lagasse a produit un certificat médical. Le docteur — après une vérification minutieuse —

atteste que l'« artiste » souffle et joue naturellement, sans le secours d'aucun appareil.

Il déclare de plus, qu'il a — dans l'intérêt de la cause — exigé une audition complète et que l'air :

« *Manon, voici le soleil* »

exécuté avec un brio surprenant dans les parties hautes et de molles langueurs dans les parties basses, l'a fait positivement tomber en pamoison.

M^e Henri Coulon a soutenu que ses clients — l'auteur de l'article et le gérant du journal poursuivi — n'avaient pu porter atteinte à l'honneur et à la considération de Mlle Thiébeau en déclarant qu'elle était comme les autres femmes.

Il a plaidé également leur bonne foi, en mettant sous les yeux des magistrats un tout petit soufflet, en forme de bobine, très facile à dissimuler dans une poche et dont se servent ceux ou celles qui font concurrence à l'artiste du Moulin-Rouge.

L'exhibition de ce soufflet a donné lieu à un vif incident. On a cru — un instant — que les parties en cause allaient se livrer à une expérience peu banale.

M^e Lagasse — dans un mouvement oratoire d'une grande ampleur — a proclamé que Mlle Thiébeau ne jouait pas seulement quelques airs bruyants, mais, maîtresse d'un organe nouveau, faisait prodiges sur prodiges, en fumant des cigarettes qu'elle mettait à l'embouchure de son instrument et en éteignant des bougies avec une surprenante facilité.

— Est-ce que vous pourriez en faire autant avec votre petit soufflet ? — s'est-il écrié — vous n'oseriez pas soutenir cela.

Quelle était l'opinion du Tribunal ?

Devait-il — pour mieux asseoir cette opinion — passer, séance tenante, à l'examen des pièces à conviction ? cela ne laissait pas que d'être assez scabreux.

Les Héliastes d'Athènes furent subjugués, jadis, par les charmes de Phryné,

adroitement étalés à leurs yeux ; que serait-il advenu — Mon Dieu ! — si les juges de la Seine avaient consenti à prêter une oreille attentive aux fantaisies extramusicales de Mlle Thiébeau et surtout si le petit exercice de la bougie avait été déclaré exécutoire.

L'insistance avec laquelle Mlle Thiébeau demandait à faire retentir ses preuves dans le sanctuaire de la Justice montrait qu'elle comptait tirer un bon parti de cet effet d'audience.

Il en fut autrement. La preuve n'étant pas admise en matière de bruits diffamatoires, le Tribunal déclina l'offre qui était faite et — ne voulant pas rendre son jugement sur le siège — il renvoya le prononcé à huitaine.

Les juges voulaient apparemment avoir — eux aussi — le temps de souffler.

En fin de compte, Mlle Thiébeau a perdu son procès contre l'*Art lyrique*. La neuvième chambre — estimant qu'il n'y avait pas diffamation — l'a déboutée de sa demande et condamnée aux dépens.

Le mouvement féministe — auquel nous assistons — s'est nettement prononcé pour l'admission des femmes aux professions dont elles ont été jusqu'ici systématiquement exclues ; je ne souhaite pas que beaucoup d'entr'elles se laissent tenter par celle de « pétomane » qui ne figure pas au nombre des professions libérales, ne sera jamais vue d'un bon œil et doit rester l'apanage du sexe fort auquel revient le triste honneur de l'avoir inventée et encouragée.

Il y a chez la femme — même la plus indigne — une coquetterie instinctive qui doit répugner, d'ailleurs, aux exercices de cette profession.

On a dit que la coquetterie était le plumage des laides et le ramage des sottes : passe pour le plumage, mais pour le ramage, qu'on nous laisse — de grâce — quelques illusions !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Voici les noms des directeurs des grandes scènes de province pour l'exploitation prochaine :

A Lyon, M. Tournié (Toulouse).

A Marseille, MM. Lan et C^{ie}.

A Bordeaux, M. Gravière, treizième année.

A Rouen, M. Melchissédéc fils (Rouen).

A Toulouse, MM. Boutrille (1^{re} direction) et d'Albert (Rouen. Variétés de Toulouse). Au Capitole : MM. Boyer frères.

A Angers, M. Breton (Association artistique).

A Montpellier, M. Miral (ex-codirecteur à Bordeaux).

A Reims, M. Deletraz (ex-directeur des Tournées artistiques).

A Lille, M. Montfort (Lille).

En Belgique les directeurs des scènes d'Anvers, de Gand et de Liège sont : MM. Dechesne, Martini et Bréant.

A Genève, M. Poncet.

A Nantes, M. Giraud (Anvers).

A Nice (Opéra), M. Lamarre.

A Avignon, M. Henri Barret.

A la Nouvelle-Orléans, M. Charley.

M. Joseph Luigini, père de M. Alexandre Luigini, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, vient de mourir.

Joseph Luigini était né en 1822. Son père avait été chef de musique d'un régiment italien au service de la France sous Napoléon I^{er}. Le jeune artiste se fixa de bonne heure à Lyon où il introduisit, chose peu connue, l'usage du cornet et de la trompette à pistons. C'est en qualité de cornettiste que Joseph Luigini figure sur le tableau de l'orchestre du Grand-Théâtre en 1837, année où les *Huguenots* furent créés à Lyon.

En 1863, Joseph Luigini monta au pupitre de chef d'orchestre en remplacement de M. Georges Hainl appelé au poste de chef d'orchestre de l'Opéra et des concerts du Conservatoire de Paris ; il créa à Lyon d'importants ouvrages notamment l'*Africaine*, fit représenter plusieurs ballets de sa composition, entre autres les *Filles du Gros-Guillot* et fonda la fanfare lyonnaise.

Puis il vint à Paris, devint chef d'orchestre des Italiens, où il monta, entre autres pièces importantes, l'*Aïda* de Verdi ; puis chef d'orchestre à l'Opéra populaire, au Théâtre-Lyrique, au Théâtre des Arts de Rouen aux grands théâtres de Bordeaux et de Nice, aux Folies-Dramatiques où il créa les œuvres principales d'Offenbach, de Lecocq, de Varney, de Suppé, etc., etc.

Joseph Luigini était infirme et aveugle depuis quelques années et une représentation à son bénéfice avait été organisée à Paris il y a quelques mois ; il laisse le renom d'un artiste de valeur et d'un homme estimable.

L'annuaire de la Société des Auteurs dramatiques pour l'exercice 1897-1898 vient d'être distribué aux sociétaires. Ce document est toujours intéressant à consulter.

La Société a encaissé, du 10 mars 1897 au 10 mars 1898 3.689 971 fr. 03 de droits d'auteur, somme inférieure de 61.651 francs au produit de l'exercice précédent.

Huit sociétaires réunissant 20 années de sociétariat et 20 ans d'âge ont été nommés pensionnaires ; ce sont MM. H. Becque, Armand Silvestre, Gaston Marot, C. Grisard, Fernand Langlé, A. Erny, E. Blavet, P. Lucôme.

Tout à l'électricité. On assure que dans la nouvelle ordonnance de police des théâtres qui va paraître prochainement, la lumière électrique sera déclarée obligatoire pour toutes les exploitations théâtrales, et

l'usage du gaz rigoureusement interdit dans tous les établissements publics, aussi bien dans les théâtres que dans les cafés-concerts, les music hall, les bals, etc.

Les professeurs du Conservatoire national de musique viennent de rédiger une pétition demandant la retraite proportionnelle à leur temps de service. On sait que la loi exige pour la retraite, trente ans de service et soixante dix ans d'âge. Or, les professeurs, nommés sur leur notoriété, ou consentant à accepter cet emploi, sont généralement, alors, dans la maturité de l'âge, c'est-à-dire entre quarante et cinquante ans, d'où impossibilité d'atteindre la limite dans les conditions fixées par la loi, et cependant on leur a retenu chaque mois sur leurs appointements la somme destinée à créer cette retraite. Les professeurs demandent qu'on veuille bien la liquider sur le taux des sommes versées, c'est-à-dire proportionnellement au temps consacré par eux à leur professorat.

Savait-on que Mlle Delna, la grande artiste de l'Opéra-Comique, la nouvelle Fidès de notre Académie Nationale de musique, avait été découverte par un Marseillais ?

C'est en effet à M. Hippolyte Vassal, que la jeune artiste, alors élève de Mme Laborde, à Paris, dut d'être présentée par l'intermédiaire du docteur Lacroix, de Toulouse, à M. Campocasso, alors directeur de l'Opéra. Après une audition décisive, M. Campocasso était parfaitement décidé à engager Mlle Delna. Mais M. Bertrand, trouvant sans doute son associé un peu encombrant avec toutes ses étoiles de la Cannebière : MM. Alvarez, Beyle Noté, Chambon, Milles Tannésy, Armand, etc., refusa nettement, prétendant que Mlle Delna n'avait pas assez de voix !

C'est alors que M. Campocasso présenta Mlle Delna à M. Carvalho qui l'engagea sur-le-champ pour la création de la *Vivandière* et de *Mistress Quicly* dans le *Falstaff* de Verdi, à côté de Victor Maurel.

L. M.

PAR CI, PAR LA !

Les courses d'ânes coïncidant avec l'ouverture du théâtre, on peut bien dire que c'était dimanche la véritable inauguration de la grande saison de notre coquette cité thermale.

Des courses, je n'en parlerai qu'en passant, les journaux quotidiens ayant rendu compte des différentes épreuves et ayant constaté une fois de plus le grand succès de fou rire et d'argent obtenu par le Comité. Il est vrai de dire que rien n'est négligé pour satisfaire les plus difficiles et qu'aucun détail, si infime soit-il, n'est laissé à l'imprévu. Nous avons ici trop d'attaches et trop de liens d'amitié dans le Comité, pour que la modestie ne me commande le

silence, mais qu'on me permette de constater que chaque année ses efforts sont plus vastes, plus grandioses et que, si le cercle de sympathie qui l'entoure ne fait que s'agrandir, ce n'est que justice rendue et approbation bien méritée.

L'administration du Casino a confiée cette année la Direction artistique à notre ami Gerbert, et je ne peux que l'en féliciter, car elle a fait là œuvre de goût.

La personnalité du regretté jeune premier des Célestins est trop connue à Lyon et son talent trop apprécié par tous les connaisseurs, pour que j'aie à y revenir autrement que pour affirmer une fois de plus l'admiration et la sympathie qu'il m'inspire.

Lui confier la scène de Charbonnières, c'était vouloir faire du bon théâtre dans des proportions modestes, il est vrai, mais toujours artistiques. Et cela, chacun en a eu la preuve en constatant les efforts fait pour mettre sur pieds dans un cadre aussi restreint, une œuvre telle que « *l'Abbé Constantin*. »

De l'interprétation de cette comédie, je regrette de ne pouvoir citer des noms, mais ma mémoire ayant laissé échapper une des artistes, je les félicite tous en général pour l'ensemble satisfaisant qu'ils ont su atteindre.

La mise en scène, où se reconnaît le goût de l'artiste délicat qu'est Gerbert, est presque fastueuse, et il est rare de trouver dans les villes d'eaux un tel étalage de luxe, généralement ces accessoires sont sacrifiés et offrent un aspect lamentable.

La saison comprendra *l'Étincelle*, le *Luthier de Crémone*, le *Gendre de M. Poirier*, les *Surprises du Divorce*, *Jonathan*, le *Député de Bombignac*, et dans son ensemble, sera digne de l'inauguration. Les Lyonnais qui voudront passer une soirée artistique, en même temps que respirer un air des plus purs, dans un site merveilleux, n'auront qu'à aller cet été à Charbonnières.

C'est le plaisir allié à la santé, je ne saurais trop engager mes lecteurs à profiter d'une occasion aussi rare.

Maurice P**.

LETTRE PARISIENNE

Voilà Michelet dignement fêté. Certainement s'il avait pu prévoir qu'on honorerait sa mémoire avec tant d'enthousiasme dans cette ville de Paris qu'il aimait tant, le grand écrivain aurait été ému jusqu'aux larmes.

Ce n'est pas que cette commémoration soit une chose inattendue et qui fasse comme cela se voit quelquefois, un contraste entre la façon dont le vivant avait été traité et celle dont on prône le mort. Au contraire, Michelet a toujours été une des figures favorites de Paris. A sa voix, à ses écrits, la jeunesse de Paris toujours tressaillait et vibra son enseignement, ses livres, que de générations s'en sont imprégnées ! Cela faisait partie de notre éducation romantique. L'œuvre de Michelet a eu pour nous et nos prédécesseurs l'attrait du sentiment et de l'évocation.

Ce fut en effet un grand sentimental de l'histoire et de la morale. Le philosophe qu'il y a en lui n'est jamais imperturbable, au contraire, il est passionnément troublé et il aime son trouble. L'historien est altéré de mouvement, de frisson humain autant que de stricte et littérale vérité. Il aime la vie, il aime la joie et la douleur, il aime l'homme, la femme, il aime tout et c'est pour cela qu'il s'est fait aimer.

Aussi on peut être convaincu que rien ne l'aurait ravi s'il avait pu prévoir pareille chose, comme de voir son buste couronné par une gentille ouvrière parisienne, élue de ses compagnes et rivales, par la Muse, en un mot ! Il n'aurait pas comme dit le vers connu trouvé cela ridicule. Au contraire, il aurait été profondément touché.

Mais, en passant, il faut bien le dire que c'est un peu à une femme aussi que l'on doit cette belle fête. Mme Michelet a été l'âme de cette commémoration.

On n'imagine pas avec quelle persévérance quelle force de persuasion et aussi avec quelle modestie et quel tact Mme Michelet intéresse les gens à la mémoire de son glorieux mari. Elle veille sur son souvenir comme elle veillait sur sa personne. C'est un très touchant et très beau spectacle.

Voilà une histoire qu'il faudrait écrire. Elle serait toute de charme, d'intimité et d'élévation d'esprit et formerait un appendice très séduisant aux œuvres complètes à l'édition desquelles Mme Michelet veille avec tant de sollicitude.

C'est une belle occasion pour nous que cette édition, de relire les pages enflammées et profondes que ce magicien du style et de la couleur a consacrées à l'histoire de notre pays. L'histoire de France de Michelet demeurera un des plus beaux monuments de notre époque et toujours on y prendra un plaisir extrême.

Je sais bien, qu'en ces dernières années, une école d'érudition lui a cherché chicane. Mais je ne m'en émeus guère. Les historiens, en effet, et surtout, les historiens érudits sont les gens les plus tracassiers et les plus arbitraires qui soient. « Voilà comment on écrit l'histoire » est un dicton significatif. On écrit l'histoire avec des documents sans doute, mais avec les documents, qu'en somme, on a sous la main. Mais il peut arriver, et il arrive infailliblement un jour où un autre historien déterre un autre document qui prouve tout le contraire de ce

qu'on croyait. Et il en vient un troisième qui démolit les autres. L'histoire est donc tout ce qu'il y a de plus relatif. Est-ce que vous croyez à l'histoire ? A la rigueur, on sait bien quelques dates, quelques détails sur telles ou telles personnes. On connaît les généalogies, les bouleversements, mais souvent les faits les plus importants les personnages les plus célèbres sont matière à doute et à discussion jusqu'à la fin des temps.

Tenez, sans aller plus loin, le 14 juillet et la prise de la Bastille. Allez donc savoir si ce fut un glorieux fait d'armes ou si ce fut une simple promenade sans le moindre mérite. Les héros de la Révolution furent-ils des monstres ou des êtres sublimes ? On a prouvé — on a du moins apporté des documents à l'appui que Jeanne d'Arc s'était mariée, avait eu des enfants et n'avait pas été plus brûlée que vous ou moi. Néron, est suivant les uns un génie et un excellent homme, suivant les autres, un affreux scélérat.

Allez donc savoir ce qui s'est passé il y a seulement un siècle, quand vous avez grand peine à savoir à quoi vous en tenir sur ce qui se passe de votre propre temps.

C'est pourquoi, tous les esprits prudents, sans mépriser l'histoire, doivent la considérer comme un roman supérieur, un roman dont le fond est à peu près vrai, mais dont les détails gagnent à être inventés. Elle vaut surtout par le talent qu'on met à l'écrire, et Michelet fut un des plus grands historiens parce qu'il fut aussi un des plus grands poètes. Oh ! sans doute, cette théorie n'aurait pas eu du tout son approbation. Il pensait faire de l'érudition et de la plus rigoureuse et en effet, c'était un érudit merveilleux. Mais c'est justement ce qui nous est le plus égal. Il fait vivre les personnages dont il raconte la vie et quoi qu'on en dise, c'est la véritable façon d'écrire l'histoire, ce roman de l'humanité.

Arsène ALEXANDRE.

LE COUP DU MILLION

Il y a un an à peine, le héros de cette histoire, auquel, pour des raisons de convenance, nous donnerons un nom quelconque — Jean Brindille, si vous le voulez bien — Jean Brindille, donc, exerçait — comme il l'exerce aujourd'hui encore, d'ailleurs, — la noble profession d'homme de lettres. Mais alors, ce qui est assez ordinaire, il avait peut-être plus de talent que de lecteurs. Trois volumes parus à ses frais, trois volumes accueillis favorablement par la critique, n'avaient su attirer sur lui l'attention du grand public, de ce public que nous débinons tous à l'envi, et dont nous sommes au désespoir de ne pas obtenir les faveurs. Ses manuscrits moisissaient dans les casiers à ours des cabinets de rédaction, ses livres se vendaient bien juste à une centaine d'exemplaires et c'est à peine si, de loin en loin, son éditeur, qui du reste oubliait de les lui régler, daignait condescendre à le recevoir, avec un dédain mal dissimulé. De tout cela, Jean Brindille, sachant son monde, ne s'étonnait pas outre mesure, mais enfin,

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : 10 centimes

Grande gravure en couleurs : Modes, Nombreux dessins

Le Journal de la Beauté

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Filles

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage, de la bouche, des dents, etc., etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports. L'élégance : robes, manteaux, lingerie, coiffure, bijoux, etc., etc. Transformation de toilettes. La vie mondaine. Élévation au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires. Romans, etc., etc.

La Librairie GARNIER FRÈRES, 6, rue des Saints-Pères, Paris, vient de mettre en vente quatre cartes sur lesquelles on pourra suivre les péripéties de la guerre hispano-américaine. Cette série comprend :

1° La Carte de l'île de Cuba, d'après les derniers documents, contenant en outre (en cartouches) la carte de l'Atlantique, le golfe du Mexique, la mer des Antilles. Cuba orographique et minéralogique et une carte de l'île de Puerto-Rico. Cette carte tirée en couleurs est vendue 2 francs.

2° États-Unis (partie orientale), une feuille coloriée 0 50

3° États-Unis (partie occidentale), une feuille coloriée 0 50

4° Amérique Centrale (Antilles, Colombie, Equateur et Vénézuëla), une feuille coloriée 0 50

On peut se procurer ces cartes chez tous les libraires.

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermeur inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

LE VÉLO-EMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine ; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le Vélo-Email est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON.

PHOEBE

Lanterne de Bicyclette portative
au Gaz Acétylène
Breveté S. G. D. G.

DUCREUX & MARTIN

CONSTRUCTEURS

47, Rue Montesquieu, LYON GUILLOTIÈRE

Dépôt chez tous les Marchands de Bicyclettes de grandes marques

sans cesser de prendre parti de sa déveine, avec la philosophie qui convenait, il ne laissait pas d'en concevoir une légitime amertume.

A bout de ressources et d'énergie, harcelé par son imprimeur, ne pouvant se résigner à pondre quelque grosse malpropreté qui, à la faveur du scandale, l'aurait fait atteindre sûrement d'un bond à la notoriété, il était bien près de se décider à abandonner la partie, lorsque certain soir lui vint une idée géniale dans sa simplicité, qui, du pauvre hère qu'il était la veille, devait le transformer en grand seigneur des lettres, le lendemain.

Donc, un beau jour, une grande feuille parisienne, réputée pour la sûreté de ses informations, servait à ses innombrables lecteurs le mirifique entrefilet que voici :

« Un million tombé du ciel ! Un richissime original vient de mourir, léguant un million tout rond à un jeune auteur, M. Jean Brindille, qu'il n'avait jamais vu d'ailleurs, mais dont le talent l'avait séduit.

« Un de nos rédacteurs dépêché spécialement pour contrôler l'exactitude de la nouvelle envoyée par notre correspondant, a vu la lettre du notaire adressée par l'intermédiaire de l'éditeur à notre heureux confrère que nous félicitons bien sincèrement de cette aubaine inespérée.

« Samedi, nous publierons dans notre supplément, le portrait et un article de M. Jean Brindille. »

Ah ! il entendait la réclame, le gaillard ! Et comme il avait bien choisi son moment ! les Chambres vauquaient ! la politique chomait et les chroniqueurs aux abois, ainsi que des araignées à jeun embusquées dans un coin de mur, guettaient avidement la moindre petite miette d'actualité pour se mettre sous la dent. Cette abracadabrante histoire d'héritage, c'était la pâture pour quinze jours. Dieu sait si le public en menagea !

Le lendemain, avec un ensemble touchant, toutes les autres feuilles reproduisaient le susdit entrefilet, toutes exhumaient comme par miracle des profondeurs de leurs fosses aux ours, qui des vers, qui un conte, qui une fantaisie, qui un feuilleton de ce millionnaire de Jean Brindille.

Et en même temps que les chroniqueurs se préparaient à broder des variations étincelantes sur le cas de leur confrère, que les directeurs de journaux — ceux du moins qui n'avaient point l'heur de posséder de sa copie dans leurs cartons — imploraient de lui quelques lignes à prix d'or, et qu'à genoux dans une lettre bien plate son arrogant éditeur sollicitait ses ordres pour un tirage monstre de ses œuvres, une meute de photographes et de reporters nantis de leurs objectifs et de leurs crayons montait fiévreuse, bruyante, vers le petit village d'où il avait lancé son formidable pétard.

Notre homme connaissait son monde ; il avait solidement barricadé sa porte : quand il jugea le personnel au complet, il parut à son balcon. Immédiatement, les crayons furent dégainés et les objectifs braqués sur toute la ligne.

— C'est vous ? dit-il tranquillement, bien, je vous attendais. Comme je suis au courant de vos manies, mes chers confrères, et que je prévoyais le genre de questions que vous alliez me poser, j'ai préparé une série de réponses et je vais vous les donner en bloc collectivement, vous pouvez donc prendre vos notes pendant que ces messieurs les photographes opéreront. Je suis français, célibataire et vacciné. J'ai vingt-huit ans, toutes mes dents, sauf une molaire qui m'a fait souffrir assez, la matinée, pour s'en aller ! Vous êtes sans doute, curieux de connaître l'emploi de mes journées. Je me lève très irrégulièrement, tard, de préférence, je déjeune

en robe de chambre, d'un œuf à la coque, arrosé d'une tasse de thé ; après quoi je me mets au travail jusqu'à midi ; j'écris avec des plumes d'oie, je me sers de papier quelconque, et d'une encre détestable que j'achète chez l'épicier du coin. Mon second déjeuner est mon bon repas, et je me promène pendant deux heures pour faire ma digestion. Cette opération accomplie, je me remets au travail jusqu'à sept heures. C'est-à-dire jusqu'à mon dîner, que je ne prends que très léger. Détail important que j'oubliais, je fume la pipe, mon tabac de prédilection est le maryland ; du temps où je n'étais pas millionnaire, il m'arrivait de me rabattre sur le vulgaire caporal, voire sur le tabac de cantine dont m'approvisionnait un soldat de mes amis. Après mon dîner, je fais encore une petite promenade. Aussitôt rentré, quand je ne puis pas me procurer un billet de théâtre, ce qui m'est arrivé, hélas ! assez souvent, je me couche et je dors, en général, profondément, grâce à l'excellence de mon estomac et de ma conscience. Comme je suis assez frileux, j'aime à être bien couvert ; je porte des caleçons, mais pas de bonnets de coton. Vous désireriez connaître l'adresse de mes fournisseurs, jusqu'ici je n'en ai pas eu d'attirés.

Vous me permettez de glisser sur le chapitre de mes passions. Mes haines ? je ne m'en connais pas, si ce n'est toutefois une tenace contre ma propriétaire de Paris, dont la fille jouait du piano au-dessus de moi, et jouait faux, quand je travaillais. Une des grandes joies de ma vie a été de pouvoir payer les termes que je lui devais pour lui donner congé et lui dire carrément son fait sur la monomanie de sa fille.

J'abrége. Pour finir, vous grillez, n'est-ce pas, de me demander quel usage je compte faire de ma fortune ? Ma foi, pour le moment, je n'en sais rien, c'est à voir. J'aurai recours à vos lumières tout à l'heure, entre la poire et le fromage. J'ai dit, maintenant rompez !

Sur ce, Jean Brindille disparut de son balcon : au bout d'une minute on le vit reparaître à sa porte, débarrassée cette fois. Il pria la meute d'entrer, lui servit un excellent déjeuner, puis la congédia, éméchée, bourrée de notes et enchantée de l'accueil.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que son portrait s'étalait à la première page de tous les journaux illustrés, accompagné de quatre colonnes de biographie : pas une feuille de Paris ou de la province qui n'eût donné au moins une tartine de lui ou un compte-rendu consciencieux de ses livres déjà vendus ou retenus — à plus de cent milles exemplaires. Il avait en poche vingt traités avantageux pour vingt œuvres dont il ne connaissait même pas les titres. Il était sacré homme du jour. Un petit hôtel se trouvait à vendre, il l'acheta. Quand il pendit la crémaillère, tout Paris se disputa des invitations. Au champagne, il voulut détruire la légende, — insensé qui croyait qu'on peut détruire une légende ! — On rit beaucoup de cette fantaisie, on le félicita sur son esprit ; personne ne voulut ajouter foi à ses affirmations désespérées. Il y gagna une augmentation de tirage considérable et un redoublement de célébrité. A l'heure qu'il est, il s'achemine, — pour tout de bon, cette fois, vers son million.

Et puis, voilà ! Le truc est simple, simple et à la portée de tout le monde. J'ajoute inédit, car, pour Dieu, n'allez pas vous imaginer, au moins, que cette histoire est arrivée !

Sans doute, au fond de tout mensonge, il y a une part de vrai. Ici, mettez qu'un pauvre auteur s'étant vu — en... rêve hélas ! — l'héritier de quelque richard amateur délicat de sa bonne prose, n'a imaginé rien de mieux, pour monnayer son rêve, que de le

traduire en copie à deux sous la ligne. — Après quoi, il ne lui restera plus qu'à signer mélancoliquement.

Maxime AUDOUIN.

CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Favorisée par un temps splendide, la treizième réunion des Courses de Charbonnières qui a eu lieu le dimanche 10 juillet, a obtenu son succès habituel.

Plusieurs milliers de personnes se pressaient dans le riant et pittoresque hippodrome de Sainte-Luce et applaudissaient à tout rompre aux exploits des maîtres Aliborons.

Beaucoup de claires et élégantes toilettes.

Voici les résultats de cette belle journée qui marquera certainement dans les fastes de la race asine :

Prix des Haras. — Course pour tous ânes montés. — 1. Friska; 2. Mon Espoir; 3. Lou Bisé.

Pari mutuel: Friska, gagnant 9,75, placé 6,50; Mon Espoir, placé, 18,50; Lou Bizé, 17 francs.

Prix du Comité. — Course attelée pour ânes au-dessous de 1^m05. — Cette course a eu lieu en deux séries.

1^{re} série: 1. Baptiste; 2. Marquis.

Pari mutuel: Baptiste gagnant 8,50.

2^e série: 1. Sidi-Cadet; 2. Joséphine.

Pari mutuel: Sidi-Cadet gagnant 10,50.

Prix de la Source. — Course de haies pour tous ânes.

1. Mon Espoir; 2. Friska; 3. Lou Bizé. Pari mutuel: Mon Espoir gagnant 29 fr. placé 13 fr.; Friska, placé 8,50.

Prix des Dames. — Course attelée pour tous ânes au-dessus de 1^m05.

1. Mon Espoir; 2. Figaro.

Pari mutuel: Mon Espoir, gagnant 7,50.

Grand Prix de Charbonnières. — Anes hongres et ânesses.

1. Friska; 2. Mon Espoir; 3. Gamin.

Pari mutuel: Friska gagnant 58,50, placé 7 fr.; Mon Espoir, placé 8,50; Gamin, 9 fr.

Prix Sainte-Luce. — Pour mules et mulets au-dessous de 1^m35.

1. Charlot; 2. Pedro.

Pari mutuel: Charlot, gagnant 9 fr., placé 6 fr.; Pedro, placé 8 fr.

Prix des Baigneurs. — Pour tous ânes.

1. Mon Espoir; 2. Roi-Soleil; 3. Gamin.

Pari mutuel: Mon Espoir, gagnant 12 fr., placé 11,50; Roi Soleil, placé 43 fr.

La réunion a pris fin vers 6 h. 1/2.

Le service d'ordre des courses était fait par les Touristes lyonnais; l'excellente musique de cette société, qui jouait entre chaque course, s'est fait justement applaudir dans les meilleurs morceaux de son répertoire.

Le buffet, tenu, comme les années précédentes par l'hôtel Collet et Continental, de Lyon, était fort bien servi.

Le même jour, la saison théâtrale s'ouvrait au Casino de Charbonnières par une belle représentation de l'Abbé Constantin.

Voici, à titre de renseignement, la composition de la troupe, dont la direction a été

confiée à M. Gerbert, le sympathique professeur de déclamation au Conservatoire de Lyon, dont tous les Lyonnais se rappellent le succès au théâtre des Célestins et au théâtre Bellecour.

Directeur artistique, M. Gerbert; régisseur, M. Dickens; chef machiniste, M. Boquet. Contrôleuse, M^{me} Chambon; suppléant, M. Aittard; souffleur, M. Monlieu; accessoiriste, M. Louis.

Artistes: MM. Gerbert, Marchal, Abeyl, Dickens, Pellat, Guemas, Reveyrand, Sance; M^{mes} Rhewil, Maude, Lavigne, Jacquey, Clerval, Fauvé, Mathey, Marchal, Andrée.

L'Abbé Constantin a permis de constater la parfaite homogénéité de la troupe dont quelques éléments méritent des éloges sans réserve.

Citons notamment M^{me} Rhewil, qui a su donner une excellente allure au rôle de M^{me} Scott; à côté d'elle, M^{lle} Maud, charmante d'ingénuité; M^{mes} Jacquez et Marchal ont droit à une excellente mention.

Marchal avait parfaitement composé le rôle de l'abbé où il a été à plusieurs reprises vivement applaudi. MM. Pellat et Guemas ont eu aussi leur bonne part de succès.

X.

LIBRE CHRONIQUE

L'épouvantable nouvelle du naufrage de la *Bourgogne* relate cette navrante constatation que sur les deux cents survivants, une seule femme a été sauvée.

Voilà qui n'est pas fait pour donner, même aux antiféministes, une haute idée du sexe masculin!

Sur mer comme sur terre, dans la catastrophe du Bazar de la Charité, comme dans l'engloutissement du transatlantique français coulé par un voilier anglais — naturellement — la chevalerie masculine s'est donnée libre carrière, en sacrifiant furieusement à sa propre conservation les femmes et les enfants, trop faibles pour se défendre, dans cette effroyable lutte pour la vie.

Rue Jean-Goujon, c'est à coups de cannes que les *gardénias* incendiés se frayaient un passage à travers la cohue féminine affolée et abandonnée aux flammes. Sur le pont éventré du paquebot disparu, c'est à coups de couteaux que le sexe fort conquerrait sa place dans les chaloupes et sur les radeaux de sauvetage surchargés de grappes humaines, où les mères, les épouses, les jeunes filles se cramponnaient désespérément en vain et ne tardaient pas à disparaître au fond des abîmes, violemment dépossédées de leur planche de salut par de misérables hommes fauves dignes d'être cloués au pilori.

MANDOLINE IL N'Y A QU'UNE BONNE mandoline, c'est la **MANDOLINE** napolitaine de **RICCI**, la plus élégante et la plus harmonieuse de toutes. Défie toute concurrence loyale. Envoyée franco avec son médiateur et méthode pour l'apprendre en quinze jours. Prix: 20 fr. Adresser timbres ou mandat à M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES Rue Saint-Pantaléon. 3, TOULOUSE.

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agrée, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

Spécialité de Cafés verts et torréfiés

IMPORTATION DIRECTE

Recommandé par sa finesse et son arôme

RENOUVELÉ CHAQUE JOUR

Conserves de 1^{er} Choix

Prix spéciaux pour CAFETIERS et EPICIERS

H. MARMET, 40, Rue Paul-Bert
DÉPOT GÉNÉRAL

Typographie et lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulallerie, 2
LYON

VENISE HOTEL D'ITALIE, BAUER
Maison de premier ordre, sur le Grand Canal, tout près de la place Saint-Marc, 200 chambres. Réputation universelle. Grand Restaurant. Rendez-vous de tous les Etrangers.

Jules GRUNWALD, sen. prop.

Demandez
partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

35^e année — 1898

Annuaire des Commerçants ET FABRICANTS

De Paris, Seine, Eure-et-Loire, Loiret, Oise, Seine-Inférieure,
Seine-et-Marne, Seine-et-Oise.

300,000 adresses — 2,800 pages environ

Contenant les adresses des Commerçants, Industriels, Commissionnaires, Officiers ministériels, Hôtels, Cafés, etc.; les renseignements utiles, marchés, postes, indicateurs des rues de Paris, etc.; des renseignements généraux et indispensables sur chaque localité et une liste des maisons recommandées des autres départements et de l'étranger.

Prix du volume relié : Paris, 5 fr. — Département, 6,50

Etranger, 7,50

H. LAHURE, éditeur

PARIS — 9, rue de Fleurus, 9 — PARIS

AVIS AUX BUREAUX DE TABACS

Poches à Tabac offertes gratuitement

4.000 poches petit ou grand modèle, rendues franco pour 2 fr. 85 et nous vous adressons à titre gracieux pour trois francs de marchandise de vente facile, spéciale pour bureaux de tabacs, ce qui fait que les poches NE VOUS COUTENT RIEN. C'est avec raison que nous annonçons « Poches à tabac offertes gratuitement. » — Adresser timbres ou mandats-poste au COMPTOIR DES VENTES, rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

CINÉMATOGRAPHES ANIMÉS. C'est la photographie du mouvement et de la vie. Le jouet le plus scientifique, le plus original et le plus amusant qui ait paru à ce jour. Cinématographe breloque pour montre, tableaux amusants, Prix : 1 fr. 60. Cinématographe feuilleton, graphe illusion, prix : 0 fr. 60. Cinématographe feuilleton en couleur, prix : 0 fr. 70. Adresser timbres ou mandat à M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES, Rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

NEURALGIES

NEVROSES

MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de migraines, névralgies, maux de tête, prenez des « Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontrés », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

Décidément, la *Bête humaine* ne mérite pas d'autre chantre que Zola-la-Honte !.

Parmi les victimes de ce terrible naufrage se trouvent malheureusement deux artistes bien connus en notre ville : MM. Pourteau et Weiss, qui tinrent à l'Orchestre du Grand-Théâtre les emplois de clarinette-solo et de hautbois-solo.

Cette funèbre constatation, en nous permettant de payer à leur mémoire un tribut de regrets pour cette fin tragique, nous sert de transition pour faire un peu de statistique musicale, à un point de vue tout spécial.

On compte en France, plus de 7.000 sociétés orphéoniques, dont 1.500 sont chorales, 5.500 instrumentales. Le nombre des exécutants est de 268.000 environ ; celui des membres honoraires de 330.000, ce qui donne approximativement un effectif de 600.000 membres.

Or, la musique adoucit tellement les mœurs, qu'on ne peut plus ouvrir un journal sans y lire quotidiennement les plus monstrueux attentats contre l'enfance, que de brutes à face inhumaine souillent, violent et martyrisent jusque dans le berceau de pauvres petites créatures, qui en sont encore à leurs premiers vagissements.

Il est vrai de dire que ces misérables émules de Vacher, renchérissant encore sur la sanglante et satirique frénésie de ce monstre, dont la précieuse existence fait l'objet de toute la sollicitude de la magistrature, respectueuse des fô ô-ôrmes tutélaires de la prolongation de ses jours, ne cultivent guère d'autres instruments que ceux de leurs crimes... et en fait de « son » que celui qui garnit le panier du capellmeister Deibler. Mais que penser de l'influence de la musique sur cet abominable chenapan de Peigniez chantant à tue-tête — c'est le mot — selon sa macabre déclaration, afin de couvrir les cris du malheureux petit gosse qu'il assommait, pour préluder à l'assassinat de l'infortunée M^{me} Bertrand.

Brrr ! en voilà un qui a doublement mérité qu'on lui coupe le sifflet ! ne fût-ce que pour l'empêcher de recruter à La Nouvelle une chorale composée d'exécutants de sa trempe et infiniment plus dignes d'être exécutés.

FRANC-SILLON.

RÊVE D'UNE HEURE

Le soleil couchant pailletait de ses rayons allongés le grand étang, d'ordinaire si sombre, du petit château de Dournézac, situé dans un délicieux recoin de la Haute-Vienne,

au centre d'un cirque de vertes forêts ; la soirée était tiède, le ciel bleu, une brise chargée de senteurs embaumées faisait onduler doucement les grands peupliers de la rive, et gonflait la voile d'un mignon bateau qui glissait doucement sur le petit lac ; tout était fraîcheur, lumière, poésie, en cette heure délicieuse, et la gracieuse batelière qui, demi-réveuse, demi-souriante, se laissait entraîner au gré du vent, fixant vaguement, de ses grands yeux bleus, les lointains sommets des collines, complétait bien ce frais et lumineux paysage.

Sur la rive nord de l'étang, un homme, debout, les bras croisés sur la poitrine, un sourire presque douloureux contractant son visage, suivait le bateau d'un regard ardent ; rien ne paraissait pouvoir le distraire de cette contemplation ; parfois, un long soupir lui échappait.

Une légère saute de la brise ayant fait évoluer le canot, sa conductrice, rappelée à la réalité, dut se saisir des rames et les manœuvrer rapidement pour ne pas être entraînée vers un bord hérissé de plantes aquatiques ; alors elle aperçut le rêveur.

— Bonsoir, parrain ! — cria-t-elle joyeusement, — voulez-vous faire avec moi une petite promenade ?

Et, sans tenir compte de ses dénégations, elle se dirigea vers lui, prit sa main, l'attira vers elle, le força à s'asseoir dans le bateau, puis reprit sa course, riant comme une petite folle de l'air sombre de son captif.

— Vous voilà pris — disait-elle gaiement. Il y a longtemps que j'avais envie de vous promener sur l'eau, et toujours vous refusiez, sans donner de motifs... Je devinais votre méfiance, et j'étais vexée : enfin, je vous tiens. N'ayez pas peur, nous arriverons en bon port... Qu'étiez-vous donc devenu ? Il y a une éternité qu'on ne vous a vu... Je vous préviens que ma tante vous en veut à mort...

Il la regardait, toujours souriant de son douloureux sourire ; elle était bien jolie, toute blanche et rose, le teint animé, son joyeux rire découvrant ses dents blanches, ses lourdes nattes blondes tombant sur d'élégantes épaules, tour à tour penchée et redressée, ce qui mettait à chaque instant en relief les richesses de son buste... Il ne se lassait pas de la contempler, de l'admirer.

Lui, était un homme ayant dépassé la quarantaine ; mais que des cheveux très noirs encore, une belle barbe brune, des traits fins, un œil très brillant et très doux en même temps, une certaine sveltesse peu ordinaire à cette époque de la vie, des allures à la fois viriles et gracieuses, faisaient paraître plus jeune que son âge.

Il se nommait Joseph de Valbonne, était fortriche, célibataire, et vivait solitairement dans un vieux castel féodal, qu'il restaurait et embellissait avec une sorte de passion.

— Mademoiselle Adeline va bien ? fit-il après un long silence, évidemment pour dire quelque chose, gêné par le regard limpide que la jeune fille attachait sur lui.

— Très bien, mon parrain, mais, je vous le répète, elle vous en veut...

— Et toi, Marie-Louise, m'en veux-tu aussi ?

— Moi — fit-elle gentiment — je vous aime trop pour vous en vouloir ; et puis, d'ailleurs, je vous ai pris et je suis vengée, conclut-elle en se penchant vers lui et posant sa main sur la sienne.

M. de Valbonne était ainsi tout proche d'elle ; il parut vouloir effleurer son front de ses lèvres ; soudain, il se rejeta brusquement en arrière et dégagea sa main.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle inquiète.

— Tes mouvements désordonnés me font peur, — répondit-il avec rudesse — tu vas faire chavirer la barque.

— Désordonnés ! répéta-t-elle, outrée de

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

cet injuste reproche, et prête à pleurer — mais pourtant, parrain, j'ai à peine bougé. Elle reprit les rames, et feignit de considérer le paysage.

— J'ai eu tort, articula enfin M. de Valbonne avec effort je suis un trembleur. Ne sois pas fâchée contre moi, ma mignonne.

Elle releva vers lui ses grands yeux tout humides et, très sérieuse :

— Parrain, voulez-vous être franc ?
— Je le suis toujours, tu le sais bien — fit-il en hésitant, déjà troublé.

— Je le sais, mais néanmoins, je fais appel à cette franchise, et aussi à votre vieille affection. Qu'avez-vous contre moi ?

— Contre toi !
— Ne niez pas ; j'ai dû vous contrister en quelque chose... Dites-moi ce que c'est, pour que je vous en demande pardon. Je ne l'ai pas fait exprès, bien sûr.

— Toi, me contrister, mon enfant chérie, toi, qui veux bien m'aimer un peu, et à qui je dois les heures les plus douces de ma vie !... Toi, me demander pardon !... Et de quoi, pauvre ange ?

Sa figure blêmit ; violemment ému, il mâcha entre ses dents quelques mots.

— Que dites-vous ? demanda-t-elle.
Par un violent effort, il réussit à répondre d'une voix tranquille :

— Je dis que tu es une enfant, et que ton imagination se forge des chimères.

Ma tante est de mon avis, reprit-elle, s'obstinant, et vous ne direz pas que ma tante n'est point vieille et d'esprit positif ; elle est convaincue...

— Vieille, ta tante ! — interrompit-il en riant avec amertume — eh bien ! tu es aimable. Elle est de mon âge ; nous avons joué ensemble étant enfants.

— Oh ! vous, mon parrain, vous êtes toujours jeune — fit-elle gracieusement. Mais ne détournez pas la question. Il y a quelque chose entre nous, un nuage, une ombre, un rien qui me gêne et m'attriste.

— Je t'affirme, ma pauvre enfant...

— Jurez-moi sur l'honneur qu'il n'y a rien.

— Je te jure sur l'honneur que tu ne m'as rien fait, que je ne t'en veux pas. Cela doit te suffire ?

— Non, car vous n'avez pas osé me jurer qu'il n'y a rien ; donc, il y a quelque chose... Quoi ? Je cherche en vain depuis des jours... Vous êtes bien cruel de ne pas me tirer de peine. Parrain, est-ce que vous m'aimez moins ? Est-ce que vous ne m'aimez plus ?... Dites, mais dites donc...

De nouveau, elle se penchait vers lui, ses genoux effleurant les siens, son souffle lui caressant le visage, ses yeux cherchant son regard, ses mains s'efforçant de saisir les siennes qui se dérobaient. Ne pouvant fuir, brisée, à bout de forces, n'étant pas, sur cet étroit espace, à même de repousser les innocentes caresses de cette enfant ingénue, il eut un cri de protestation qui le trahit.

— Ne plus t'aimer ! moi, ne plus t'aimer !. Et sa voix gronda, étouffée ;

— Mais, je t'aime trop !.

Si elle ne comprit pas distinctement ces derniers mots, elle les lut dans le mouvement des lèvres ; elle vit le regard fulgurant, le geste désespéré, le visage décomposé, et soudain, le voile qui lui cachait la vérité se déchira. L'étrange répulsion qui la désolait s'expliquait... Joseph de Valbonne l'aimait, et tremblait de l'indigner par un aveu, la fuyait.

Elle resta un instant stupéfiée, la tête baissée, le cœur battant, à la fois ravie et effrayée.

Tout-à-coup, relevant bravement la tête.
— Mais, moi aussi, parrain, je vous aime bien.

Je suis un insensé — fit-il avec véhémence — tais-toi, brisons la.

On sentait que s'il eût été seul, il eût sangloté... Envahie par une pitié profonde, Marie-Louise reprit, faisant appel à tout son courage.

— Vous ne voulez pas m'entendre dire que je vous aime, que si vous le souhaitez, je suis disposée à vous aimer autant que vous m'aimez ?

Il se dressa violemment.

— Tu m'aimerais assez pour me consacrer ta vie, pour être ma femme ? — exclama-t-il ! Voyons, dis-moi que tu as mal compris, que tes paroles n'ont pas rendu ta pensée, que je rêve, que tu te joues de moi.

— Oh ! murmura-t-elle d'un accent de reproche — me jouer de vous !

Elle le regardait bien en face, très tendrement, de ses grands yeux, si aimants et si doux. Il sentit soudain le vertige l'envahir et s'affaissa sur son banc, cachant sa tête dans ses mains, tremblant d'être saisi d'une de ces incompréhensibles folies qui vous jettent à l'abîme. Tout tournait autour de lui, des bruits de cascades grondaient à ses oreilles ; il eût juré que le bateau s'enfonçait lentement jusqu'au fond de l'étang.

Quand il osa considérer la chère créature qui se donnait à lui, et souriante lui tendait sa mignonne main, un grand apaisement s'opéra dans son cerveau surexcité. Le calme délicieux de cette sereine soirée d'été l'imprégna tout entier... L'âme débordante d'ivresse, convaincu de la réalité de son bonheur, il saisit la petite main qui lui était offerte, et la portant à ses lèvres :

— Sois bénie, ma bien aimée : je voudrais t'exprimer ma gratitude, ma tendresse, mais les mots me manquent ; sais-tu que je t'adore ?

Elle lui sourit de nouveau.

La barque voguait lentement, uniquement dirigée par la brise qui la poussait mollement au sud ; « les fiancés » se laissaient bercer, et demeuraient silencieux, la main dans la main, rêveurs et heureux ; à l'occident, le soleil disparaissait derrière les grands arbres, une étoile tremblait à l'orient, nul autre bruit autour d'eux qu'un chant lointain de pâtres, et quelques gazouillements d'oiseaux prêts à s'endormir dans leurs nids.

Une voix appelant : Marie-Louise, les réveilla de leur douce extase.

— Ma tante ! fit la jeune fille en riant, elle est sûrement inquiète. Venez bien vite lui avouer vos méfaits.

Il ne répondit rien et garda le silence jusqu'à ce qu'ils eussent abordés ; Mlle Adeline attendait, le sourcil froncé, prête à gronder. En voyant M. de Valbonne son visage s'éclaircit.

— Votre arrivée inattendue m'est doublement agréable — lui dit elle gracieusement. J'ai reçu une lettre de ma vieille amie, Mme Mainglard, que vous connaissez bien, et je voudrais vous faire lire cette lettre.

— Réjouis-toi, fillette — continua-t-elle en s'adressant à sa nièce qui écoutait avec un évident intérêt — l'été sera gai pour toi. Nos voisins de N... attendent toute une série d'invités ; tu trouveras chez eux Tony Mainglard et plusieurs autres de tes danseurs de l'hiver.

La jeune fille avait rougi et semblait radieuse ; M. de Valbonne se sentit froid au cœur ; elle s'éloigna en chantant un gai refrain... Ce refrain lui parut lugubre, à lui...

— Vous devinez — fit la vieille demoiselle d'un ton confidentiel — que cette lettre a un post-scriptum, et que Tony ne vient pas à N... pour le plaisir de visiter nos voisins. La vérité est que ce jeune homme a vu souvent Marie-Louise dans le monde, est fort épris d'elle, et demande à se faire aimer ; sans doute ce sera facile... l'enfant a du le remarquer... Que pensez-vous de ce projet ? Vous connaissez Tony... il a vingt-

A LA GRANDE MAISON

SUCCURSALE

DE LYON

Place de la République
VÊTEMENTS

Tout faits et sur mesure

CHAPELLERIE - CHAUSSURES
Chemises, Cravates
GANTS



VOULEZ-VOUS un Porte-Monnaie

Solide et Pratique, achetez le **TANNEUR** (sans couture) à Lyon-Echo, r. de la République, 61
FRANCO POSTE : en veau russe 2.45 ; en maroquin 1.95
Vente en gros : BONNARDEL, tanneur, Lyon.



VOULEZ-VOUS une Serviette

une Sacoche de voyage, un Car-
miler de chasse, une Sacoche de
bicyclette sans couture (même
fabrication que le porte-monnaie
Le Tanneur), véritables solides et pratiques, achetez
ces articles au **SANS COUTURE**, 61, r. de la Répu-
blique, Lyon. Vente en gros : C. BONNARDEL, tanneur, Lyon.

MONOLOGUES DE SALON

on est sou-
vent em-
barrassé pour le choix de
monologues à réciter dans les salons ou réunions de familles.
Nous avons comblé cette lacune et offrons au public
aux prix réduits suivants : 12 monologues assortis pour
jeunes gens au lieu de 6 fr., prix : 3 fr. 50 ; 12 mono-
logues assortis pour jeunes filles, au lieu de 6 fr.,
prix 3 fr. 50. Une série de pantomimes jeunes gens ou
demoiselles, prix : 1 fr. Adresser timbres ou mandats à
M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES,
Rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE

ÉLECTRICITÉ

Installation de Sonneries électriques,
Téléphone, Porte-voix, Appareils élec-
triques de sûreté contre les malfaiteurs

PARATONNERRES LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Pose soignée — Prix avantageux

FOURNITURE DE TOUS APPAREILS ÉLECTRIQUES
ET Téléphones DE RÉSEAU, ETC.

Maison CHOLLET et REZARD

CHOLLET, Succr

10, rue Bellegordière et rue Tupin, 28

LYON

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
guéris par les
CIGARETTES ESPIC
ou la Poudre
OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NÉURALGIES
DOUTES PHARMACIENS. 2 fr. la boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.



six ans, c'est un beau et bon garçon, il vient d'obtenir une bonne position au ministère de l'Intérieur... il aura de la fortune

M. de Valbonne n'avait qu'à lui répondre: « Refusez, dites que votre nièce est fiancée, qu'il est inutile que ce jeune homme vienne en Limousin. »

Il savait bien que Mlle Adeline l'agréerait avec enthousiasme, lui, Joseph de Valbonne et s'efforçait de persuader à Marie-Louise que celui-là était le meilleur de tous.

Elle l'avait tant aimé, la pauvre fille ! Ne l'aimait-elle pas encore, bien qu'il l'eût dédaignée ?... Et les souvenirs d'un soir de printemps, splendide et calme comme cette même soirée, revinrent à son esprit.

Ce soir-là, tous deux s'étaient longtemps promenés dans les grands bois : lui impassible, mais feignant d'être ému, avait récité d'une voix pénétrée des fragments de vers du chantre d'Elvire, et elle, confiante et naïve, se croyant aimée, lui avait laissé entrevoir un humble et ardent amour.

Eh bien ! il était juste qu'elle lui rendît inconsciemment le mal qu'il lui avait fait en toute connaissance de cause ; il s'était joué d'elle, et l'avait repoussée ensuite. Elle lui faisait pressentir que l'enfant adorée, la femme rêvée, lui préférerait un fiancé plus jeune et plus beau.

(A suivre). Jeanne FRANCE.

BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE DE FRANCE

Au moment où on se prépare à célébrer le centenaire de Michelet, il convient de signaler le très intéressant article que publie M. Emile Blémont dans la *Revue de France*. C'est une des études les plus complètes qui aient été écrites sur le grand historien.

Dans le même numéro, M. Emile Magne continue de relever les erreurs de documentation de *Cyrano de Bergerac* et après donne un bien joli portrait du héros de M. Rostand, rétablit exactement divers épisodes de sa vie. Citons encore la fin de l'émouvante biographie de la *Dame aux Camélias*, par Georges Soreau, avec de nouveaux portraits de Marie Duplessis et l'autographie de la lettre de rupture que lui adressa Armand Duval (ou plutôt Alexandre Dumas fils). Enfin des articles, nouvelles et poésies de Paul Junka, Léon Berthaut, Théodore Botrel, Paul Peltier, Antoine Banès, etc. et les si curieuses chroniques sur le mouvement intellectuel dans les diverses régions de la France.

(Bureaux : 55, avenue de La Bourdonnais, Paris).

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du numéro 2155 du 15 Juillet 1898

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Les Salons de 1898*, par O. Merson. — *Souvenirs de « La Bourgogne »*, par Maurice Lefèvre. — *La Maison de Michelet*, par Boyer d'Agen. — *La Muse de Paris*. — *Chronique des courses*, par Archiduc. — *Chronique sportive*, par Auguste Wimille. Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique. Caricature à l'Etranger, Sport, Monde financier, Bibliographie, Vélodipédie, etc. etc.

Nouvelle illustrée : *Mademoiselle Bazouche*, par Paul Bonhomme.

Le numéro : 50 centimes.

L'AMI DU CHANTEUR

Rédacteur en chef : Henri Hazart

Numéro du 15 juillet 1898.

Le régiment qui passe, pièce à dire, par Jean Aicard. — *La Marseillaise*. — *A nos confrères des lices chansonnières*. — *Perplexité*, saynète, par Lom-Kis-Moc. — *La Marseillaise*, paroles et musique de Rouget de Lisle. — *Le chœur des Prévoyants de l'avenir*, paroles de E. Matrat, musique de Véry et Gogioso. — *Concours poétique*. — *La bibliothèque musicale* : Orphée. — *Petit traité de versification française*. — *La cime et l'abîme*, par Louis Gabillaud. *La Chanson moderne*. — *Théâtre de société*. — *Bibliographie du chant* : Les Nouveautés. — *Histoire de la Chanson moderne* : *Le feu*, chanson par Antignac.

Le Numéro : Dix Centimes ; Abonnements : un an : 6 francs ; six mois : 3 fr. 50 ; H. GEOFFROY, éditeur, boulevard Saint-Germain, 222, Paris.

L'EUROPE ARTISTE

Sommaire du 10 juillet 1898

Silhouettes du jour : Mlle Francisca, Noël de Flines. — *Soirées parisiennes*, Armand Castel. — *Semaine théâtrale*, Troiscoups. — *Courrier Parisien*, L. Claverie. — *Echos*, Passepartout. — *Auditions et concerts*, L. G. — *Le théâtre à travers les âges*, L. Grédelue. — *Correspondance* : En province. A l'étranger. — *Propos d'un harpiste*, Pince-sans-Rire. — *Informations*, Le Furet. — *Causerie méeicale*, D^r Barnave. — *Semaine financière*, Crésus.

Bureaux : 58, rue Jean-Jacques Rousseau. Paris.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles,

Paraît tous les mardis.

Le numéro : 10 centimes.

Rédaction et Administration

Paris, 34, rue de Lille, Paris.

CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette, 137-145.

Troupe de premier ordre : La petite Fernande dans les meilleures chansons de son répertoire. — Pippo ; J. Dufort. — Mmes Rosensteel, Elvire, etc., etc.

CONCERT des AMBASSADEURS

Brasserie des Chemins de fer. Cours du Midi

Tous les soirs à 8 h. 1/2, Grands concerts de familles. — Spectacle varié. — Attractions diverses. Entrée libre.

CHARBONNIÈRES-les-BAINS

Saison thermale du 1^{er} mai au 15 octobre. Etablissement thermal de premier ordre. Eaux ferrugineuses. Vastes piscines de natation. — *Casino* tous les soirs, orchestre de 32 musiciens, sous la direction de M. Jouberti, chef d'orchestre. Jeudis, dimanches et fêtes, deux grands concerts à 3 h. et 7 h. — *Tir aux pigeons*. Représentations théâtrales à partir du 10 juillet. — Nombreux trains à la gare Saint-Paul.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIERE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre) ;

AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 1, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Photographie des Couleurs en Relief

Une remarquable série de douze photographies en couleurs en relief, est visible dans le local du Cinématographe tous les jours de dix heures du matin à midi et de deux à six heures du soir.

Prix d'entrée : 50 centimes.

Les séances de *Photographie animée* ont lieu seulement tous les soirs de huit à onze heures. Voici la liste des vues :

1. Au quartier : visite du major. —
2. Au quartier : visite du vétérinaire. —
3. Arrivé d'un bateau et mise à l'ancre. —
4. Salut dans les vergues. —
5. Débarquement et feu de mousqueterie. —
6. Dernières cartouches. —
7. Le Rémouleur. —
8. Jean qui pleure et Jean qui rit.

Prix d'entrée : 0 fr. 50

Revue Financière Hebdomadaire

Le marché manifeste des dispositions satisfaisantes.

Notre 3 0/0 est à 103,25 ; le 3 1/2 0/0 à 107,10.

Le Crédit Foncier en hausse à 716. Le Conseil d'administration du Crédit Foncier vient de décider qu'il serait offert aux porteurs d'obligations *Foncières 1885* de conserver leurs titres avec les chances de tirages mais avec un intérêt annuel réduit à 14 fr. et à 13 fr. en 1900. Ceux qui refuseraient cette offre seraient remboursés au pair pourvu qu'ils en fassent la demande et déposent leurs titres avant le 23 juillet courant. Il est à prévoir que tous les porteurs préféreront la réduction qui est insignifiante au remboursement au pair.

Les autres sociétés de crédit sont fermes.

Très bonne tenue des fonds étrangers.

Au comptant, les obligations Ville de Paris 1886 sont recherchées à 403 75.

Les obligations des Chemins de fer économiques sont fermes à 465.

Les obligations de la Compagnie des Chemins Ethiopiens sont demandées à 325.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

La *Nationale Vie* étudie toutes les combinaisons d'assurances qui lui sont proposées et est toujours prête à leur donner suite lorsque leur réalisation peut résulter d'une application de tarifs approuvés par le Gouvernement.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
39, rue des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

LE FLORIGENE

ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Corbion — LYON

SAVON ROYAL à l'AMBRÉ ROYAL et du SAVON VELOUTINE